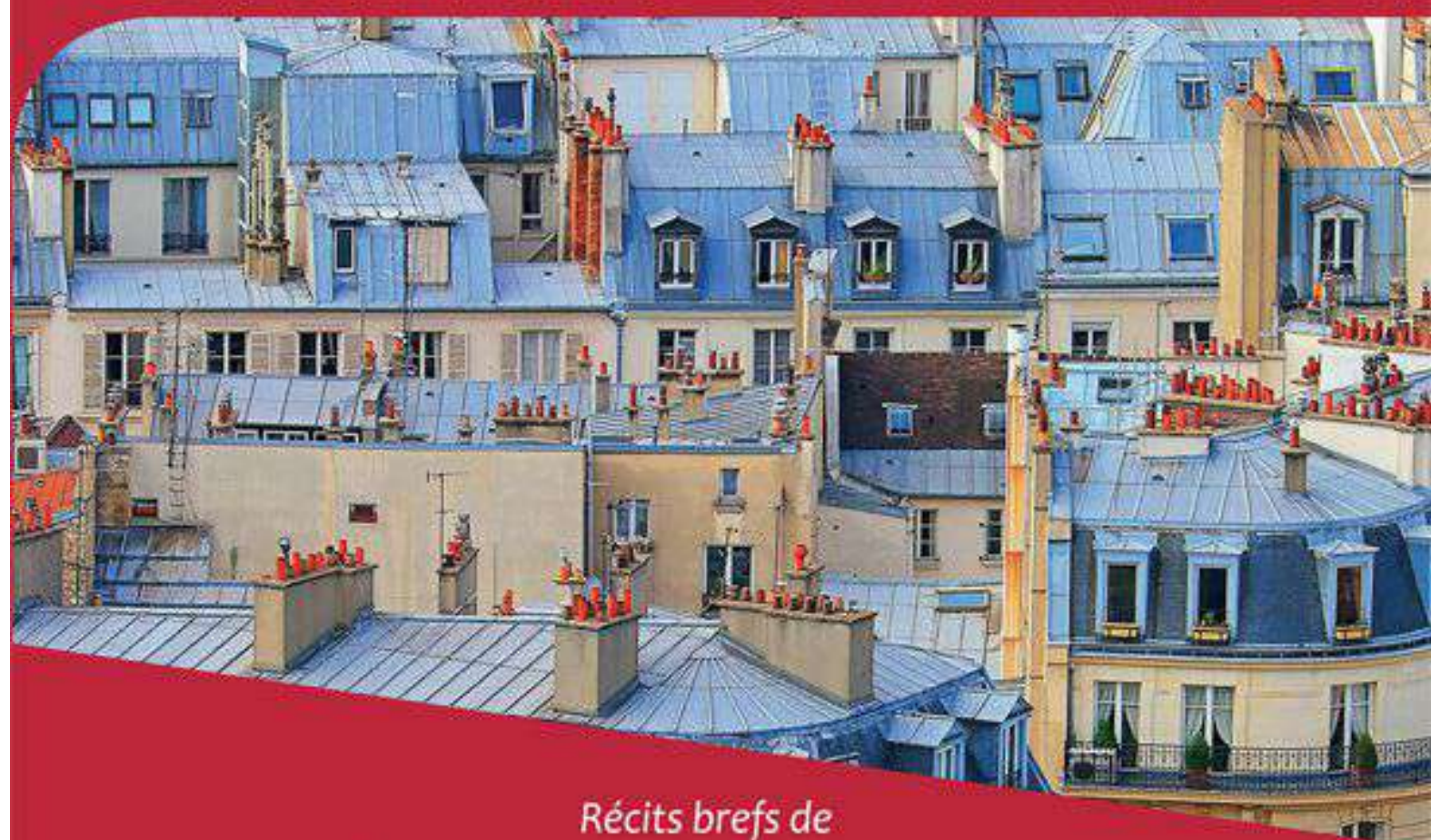


DOUCE FRANCE



Récits brefs de

**Paolo Di Paolo • Donatella Di Pietrantonio
Luca Doninelli • Alessio Forgione • Daria Galateria
Lisa Ginzburg • Andrea Inglese • Dacia Maraini
Diego Marani • Paolo Morelli • Sebastiano Nata
Antonio Pascale • Romana Petri • Sandra Petrignani
Claudio Piersanti • Lidia Ravera • Giuseppe A. Samonà
Giuseppe Scaraffia • Walter Siti**

Sous la direction de **Filippo La Porta**



GRENNELLE



ROMA LIVRES

DOUCE FRANCE

RÉCITS BREFS

Recueil dirigé par
Filippo La Porta



GRENNELLE

ROMA LIVRES

Collection dirigée par Silvana Cirillo

Comité de rédaction :

Paolo Di Paolo

Filippo La Porta

Tommaso Pomilio

Philippe Vilain

Titre original : Douce France

2021 © Gremese International s.r.l.s. – Rome

Traduction de l'italien : Marguerite Bordry, Lucie Comparini et Nathalie Miglierina

Impression : FP Design – Pavona (Rome)

Copyright de l'édition française :

2022 © Gremese

Éditions de Grenelle s.a.s. – Paris

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise, de quelque façon que ce soit et par quelque moyen que ce soit, sans le consentement préalable de l'Éditeur.

ISBN 978-2-36677-282-1

Dépôt légal : janvier 2022

(Imprimé en Italie)

Table des matières

<i>Douce France et âpre vérité. Un singulier « syndrome de Stendhal »</i> – Introduction de Filippo La Porta	7
Paolo Di Paolo – <i>Élégies françaises</i>	13
Donatella Di Pietrantonio – <i>Langue étrangère</i>	17
Luca Doninelli – <i>Éloge du désenchantement</i>	27
Alessio Forgione – <i>Depuis Céline</i>	39
Daria Galateria – <i>Autour de la Bibliothèque Nationale</i>	49
Lisa Ginzburg – <i>Les mains dans les poches</i>	57
Andrea Inglese – <i>Une France ailleurs qu'à Paris</i>	65
Dacia Maraini – <i>Douce France</i>	77
Diego Marani – <i>La belle conversation</i>	83
Paolo Morelli – <i>25 ter, route des Gardes</i>	99
Sebastiano Nata – <i>La route à suivre</i>	109
Antonio Pascale – <i>Les soirs bleus d'été</i>	117
Romana Petri – <i>Rollant est proz</i>	125
Sandra Petrignani – <i>Comme rater Milan Kundera deux fois dans sa vie</i>	135
Claudio Piersanti – <i>La poésie que vous emportez avec vous</i> ...	145
Lidia Ravera – <i>Posséder Paris</i>	155
Giuseppe A. Samonà – <i>J'ai rencontré une langue, un lieu</i>	169
Giuseppe Scaraffia – <i>Parfum de Paris</i>	185
Walter Siti – <i>Paris n'est pas qu'une ville</i>	193

***Douce France et âpre vérité.
Un singulier
« syndrome de Stendhal »***

Introduction de Filippo La Porta

La France et nous ! L'influence de la culture française – littérature, philosophie, cinéma, poésie, chanson, théâtre, bande dessinée – sur mon pays est inestimable, comme le montrent bien les contributions de ce livre (et ce en-dehors de la mythologie que nous, les Italiens, nous nous sommes forgée de la « lutte politique » en France, de la Commune à Mai 68).

Dans mon éducation sentimentale – et je crois pouvoir parler au nom de toute une génération – les romanciers français (ainsi que les romanciers russes) ont compté beaucoup plus que Manzoni ou Nievo, que nous avons dû redécouvrir à l'âge mûr. Certes, nous ne lisons les auteurs français qu'en traduction. À l'école, à la fin des années soixante, l'anglais commençait déjà à s'affirmer comme la langue étrangère largement dominante, après une suprématie pluri-décennale du français. Un jour, Elsa Morante

– que j’ai eu l’occasion de connaître durant ses dernières années – ayant appris que je ne connaissais pas le français et que, par exemple, je ne pouvais pas lire dans le texte les Cahiers de Simone Weil, m’a quasiment chassé de chez elle en m’apostrophant ainsi : « Ne pas connaître le français est un crime : c’est comme l’un de nos dialectes ! ». Le jour suivant de bon matin je me suis inscrit avec une terrible mauvaise conscience à l’Institut Saint-Louis des Français, à Rome, même si, honnêtement, je ne l’ai fréquenté qu’un an (pas assez pour comprendre pleinement les *Cahiers* de Simone Weil, mais assez pour goûter un poème de Rimbaud ou de Ponge).

En parcourant les textes – qui sont autant de déclarations d’amour ! – que vous rencontrerez au fil de ces pages, j’essaie aussi de m’interroger sur les raisons de cette attraction fatale. D’où faut-il partir ?

Je voudrais isoler un seul élément parmi tous les autres, un aspect de cette culture transalpine qui me semble décisif, du moins pour ma formation. Pour ce faire, je tente la mise au point d’un concept que j’entends à présent rebaptiser, arbitrairement « syndrome de Stendhal », bien qu’il ne s’agisse pas du célèbre syndrome, mais d’une version qui m’est très personnelle et qui se réfère à *Le rouge et le noir*. De quoi est-il question ? En épigraphe de ce roman qui occupe la première place parmi les romans de l’époque moderne, nous pouvons lire : *La vérité, l’âpre vérité*. Voilà, je crois que cet impératif de dire la vérité, cette passion outrancière de l’investigation, cette volonté de représenter coûte que coûte l’« âpre vérité » – une passion qu’à cette seule occasion, et de manière impropre, je définis comme « syndrome de Stendhal » – est une constante de toute la

culture française et de tous les écrivains à partir desquels je me suis formé : de Pascal à Montaigne et à Molière, des Lumières au roman romantique (en passant par Sade), de Baudelaire (*Mon cœur mis à nu*) à Proust et à Céline.

Les derniers intellectuels « hérétiques » de mon pays, Pasolini et Sciascia, avaient les *Pensées* de Pascal comme *livre de chevet* : c'est là qu'ils puisaient leur radicalité, leur non-appartenance, cette compréhension du caractère contradictoire de toute entreprise humaine, l'impossibilité pour la raison de rendre entièrement compte de l'irrationnel, mais aussi l'engagement de la raison à essayer d'en rendre compte. Je ne saurais dire d'où provient cet extrémisme cognitif, cette passion (brûlante jusqu'à l'auto-combustion) de la vérité : il y a dans cette passion quelque chose de barbare, d'exagéré, de rustique (Astérix ?), il y a une intolérance envers toutes les formes de cérémonies et de délicatesse (dont cette même société française fut la quintessence), c'est ce ressort qui pousse le « misanthrope » Alceste à refuser les inévitables jeux de rôle en société et plus tard, le dissident Camus à ne pas vouloir dissimuler aux ouvriers communistes de Renault la réalité de l'Union soviétique (quitte à en affaiblir l'esprit) et l'entêté commissaire Maigret à ne jamais lâcher l'affaire, malgré son tempérament paresseusement hédoniste. Tous poursuivent obstinément l'« âpre vérité ».

Or, nous savons aussi que « dire la vérité » peut être une façon de la dissimuler, que se confesser, parfois, c'est mentir, que Montaigne faisait son propre portrait, certes, mais seulement de profil (cachant l'autre côté de son visage) et que Rousseau, à son tour – et tout en soutenant perfidement qu'il y a une cicatrice sur le profil occulté de

Montaigne – cache ses propres cicatrices et se limite à avouer des péchés moins graves pour lui. Bref, il pourrait bien s’agir d’une stratégie rhétorique de plus. Néanmoins, cette vérité nous ronge, s’insinue dans notre conscience et ne la lâche plus.

Je vous soumetts à présent un questionnement un peu brusque qui aurait eu du mal à naître à l’intérieur du paysage culturel italien. Avez-vous déjà éprouvé le sentiment d’être des imposteurs ? À la fin de sa vie, Roland Barthes était obsédé par l’idée qu’il n’avait été qu’un imposteur ! Notre romanesque et très particulier « syndrome de Stendhal » – le dépouillement de soi-même et des autres, au-delà de toute fiction « civile » raisonnable – l’avait frappé en plein cœur. Probablement, chacun de nous, particulièrement à l’âge mûr, a été saisi au moins une fois par cette obsession/terreur. L’identité sociale de chacun est en effet composée, en quantité égale, de faux-semblant et d’authenticité, d’imitation (des autres) et de jalouse originalité, d’une gestion tranquille de l’apparence et d’un continu effort – probablement vain – pour coïncider avec soi-même (un « soi-même » irréel, presque métaphysique). À plus forte raison pour un intellectuel qui, dans l’exercice « professionnel » de l’écriture, expérimente chaque fois un mélange ambigu de maîtrise rhétorique et de recherche acharnée de pureté.

Le fait est que le dernier Barthes montrait des signes d’impatience grandissante envers son milieu intellectuel, envers des modes et des mythologies de plus en plus envahissantes (dont il avait alimenté certaines), vers les sophismes du jargon culturel capable de désamorcer toute émotion. Dans le journal intime qu’il écrivit deux ans

après la mort de sa mère (*Journal de deuil*), nous pouvons lire : « Ne pas dire *deuil*. C'est trop psychanalytique. Je ne suis pas en *deuil*. J'ai du chagrin ». Justement : l'âpre vérité, sans fard, sans psychanalyse décorative. Pour lui, le contraire de « bien écrire » (entendu comme affectation) n'est pas écrire mal, mais écrire simplement. Dans son immense douleur, il dit : « Je ne veux pas en parler, par crainte de faire de la littérature... bien qu'en fait la littérature trouve son origine dans ces vérités ». En somme, cette « passion » du dévoilement – que nous trouvons par ailleurs au cœur de la modernité (dont Paris a été l'indiscutable capitale culturelle durant le XIX^e siècle et une bonne partie du XX^e, tant que la modernité a duré) – se retourne contre elle-même et inculpe toute une culture, ses rituels exténuants, ses langages vaporeux, en menaçant de la dissoudre.

J'avoue que cette « passion » radicale est hautement contagieuse, du moins en ce qui me concerne. Lorsque je lis un auteur français contemporain, qu'il s'agisse de Carrière ou de Houellebecq, ou bien lorsque je vois un film de Bresson ou de Resnais, je fais tomber tous les masques, comme poussé – par esprit d'émulation – à une impitoyable confrontation avec moi-même, à un sévère exercice d'auto-conscience. Je me trouve en plein « syndrome de Stendhal », du moins tel que j'en ai dessiné les contours dans ces pages. Plus que répéter avec Charles Trenet *Douce France, cher pays de mon enfance*, je pourrais dire, *Douce France, cher pays de l'âpre vérité* !

Les récits que contient ce livre – contributions des meilleurs écrivains de mon pays – tantôt narratifs, tantôt proches de l'essai, tantôt réflexifs, tantôt lyriques et rele-

vant du journal intime, renvoient tous à l'autobiographie intellectuelle et sentimentale de leurs auteurs, mais mise à nu, avec une sincérité insolite et désarmée : eux aussi contaminés par le syndrome ?

Traduction de Lucie Comparini

Élégies françaises

Paolo Di Paolo

Tout commence avec une Citroën BX – ou plutôt non, avant.

Tout commence avec un livre à la tranche violette, les comédies de Molière racontées aux enfants – ou plutôt non, avant.

Tout commence à l'école, quand quelqu'un pointe du doigt un atlas et dit : là, vous voyez, c'est la France.

Et puis tout le reste, pêle-mêle.

L'ordre réel n'est pas récupérable : et il faudrait savoir si ce qui vient d'abord ce sont les nuages sombres au-dessus de Marne-la-Vallée, où je suis arrivé en juin 1992 à bord d'une Citroën BX, ou bien l'impression originelle – je pourrais dire à la source – d'être à l'étranger pour la première fois de ma vie. Sous un ciel différent, justement, presque toujours assombri.

L'été nous surprit porté par l'averse, dit un poète *non* français.

Mais les poètes français m'ont rendu visite tôt, cachés dans différents coins de ma chambre que je quittais sans bouger.

Leurs noms imprimés, gravés en blanc sur le tissu bleu ciel des couvertures de livres – une collection achetée chez

le marchand de journaux – étaient : Apollinaire, Eluard, Rimbaud. Un vers disait : j'ai mille raisons de me perdre. De qui était-il ?

Si je fais une liste, si je veux absolument faire une énumération, je pense à Perec.

Beaucoup de choses sont passées par les livres.

Et peut-être que je les traînais stupidement après moi, au moment où je suis entré en contact avec la réalité. Dans mon sac à dos il y a *Autobiographie d'Alice Toklas* et Paris est une fête, tandis que je traverse le Jardin du Luxembourg – un vol de canards s'élève dans les airs, c'est l'heure du crépuscule. Le ciel s'est dégagé et flamboie. Le même jour, j'ai marché sous la pluie, du côté du métro Jussieu, j'ai mal prononcé le nom, le chauffeur de taxi a fait semblant de ne pas comprendre. J'ai pris quelque chose de chaud dans le très beau café de la Mosquée. C'était l'hiver 2006.

Treize ans après, j'aurais aimé être plus jeune en arrivant à Paris, le soir tard, tout seul. J'entends le rire d'une jeune fille devant un bar. Le sentiment d'une promesse non tenue.

Naturellement, j'ai été aussi la caricature de moi-même : en prenant des notes dans un café historique.

Regarde de l'autre côté de la vitre ! La vie dehors ! Sur la page, il n'y a pas une seule ligne qui en vaille la peine, mais un sentiment de plénitude – complaisante. Croire qu'on est ce qu'on n'est pas. S'habiller comme au cinéma, comme dans les films *français*.

Tourisme littéraire ? Naturellement. L'écritoire de Balzac. La maison de vacances de Proust. Et même le petit-déjeuner avec les madeleines, un été à Cabourg/Bal-

bec. La maison, la statue de Flaubert. Trouville, Croisset.

Et le tourisme obligé, de type sentimental ? Mais oui. Celui qui nous brise le cœur quand on y repense – les voyages en amoureux !

Une fête votive à Saliers, Camargue. Le scintillement du soir à Arles, en été. Les flamants roses, quelque part. Les nymphéas à Giverny. Les cathédrales. Les cimetières en surplomb sur la mer. Les cimetières fermés pour cause de neige et de verglas. En quête d'un fantôme, d'une personne expulsée du temps. Les cimetières avec leurs petites croix blanches – immenses.

De toute façon, je reste celui qui rêve en regardant passer les gens. Les gros garçons qui mangent avec avidité des gaufres au chocolat après un bain de mer. Les gens entassés dans le métro parisien le matin. Qui êtes-vous ? Où allez-vous tous ? Je me suis souvent répété le titre d'un roman de Jean-Paul Dubois, *Une vie française*.

Comme une vie possible.

Vécue par flashes, par personne interposée. Les hôtels, dit une poétesse *non* française, ne sont pas des résidences – mais depuis des adresses françaises, j'ai *perçu*

à Lyon la lumière de trois heures de l'après-midi qui réchauffe la pièce, la coupe en oblique

le froid qui pénètre mon jean, tôt le matin, très tôt, à Montélimar, alors que j'attends un taxi devant l'hôtel

un bourdonnement, une musique de fond, les conversations animées chez les voisins, dans un studio sous les toits à Marseille et dans une chambre de bonne à Paris

(et puis, oui, attendre un taxi qui me conduit à l'aéroport, Paris, toujours Paris, Paris – dit un écrivain *non*

français – qui n’en finit pas – encore plongé dans le noir !).

À certaines adresses françaises, j’ai dormi d’un sommeil inquiet, marché doucement pour ne pas faire de bruit – une maison à Nice, ville spectrale frappée de terreur après l’attentat ; j’ai dormi longtemps, ou très peu, j’ai lu, j’ai écrit, j’ai longuement regardé par la fenêtre – les flocons tourbillonnant dans l’air à la lumière des lampadaires, le printemps qui explose, éveille et endort en même temps, abasourdit et intimide, comme les filles qui passent ; et à des adresses françaises, j’ai écouté une musique qui monte de la rue, et j’ai vomi pendant une nuit entière et j’ai joui, tout seul, à deux et j’ai écouté une voix amicale enrouée par la fumée, qui me lisait en français une page de Hannah Arendt.

À des adresses françaises, plus tard, j’ai attendu quelqu’un dans le froid glacial qui crevasse les mains ; et j’ai eu l’intuition d’un bonheur possible : à Étretat, par exemple, sur une plage, dans l’heure bleue.

Traduction de Nathalie Miglierina

Paolo Di Paolo est né à Rome en 1983. Entre autres romans, tous publiés en Italie par Feltrinelli, il a publié en France *Où étiez-vous tous* (2015, Belfond, prix Mondello et Super prix Vittorini), *Tanta vita* (2014, Belfond, finaliste du prix Strega), *Presque une histoire d’amour* (2018, Belfond) et *Loin des yeux* (2021, Éditions de Grenelle, prix Viareggio-Rèpaci).

Langue étrangère

Donatella Di Pietrantonio

Elle est restée immobile entre la porte et l'estrade, nous fixant du regard. Elle était entrée sans un bonjour et sans faire le moindre bruit. Nous nous sommes aperçus de sa présence avec quelques secondes de retard, nous avons immédiatement cessé de faire du bruit. « Buongiorno », avons-nous dit en chœur. Elle n'a pas répondu, elle nous regardait avec ses yeux couleur de glace. Elle portait un chemisier marron avec un grand nœud au col sur une jupe beige qui tombait jusqu'à ses maigres chevilles. Et, en bas, des chaussures à lacets de vieille femme que ma grand-mère n'aurait même pas mises pour aller ramasser de la salade dans son potager.

« *Bongior* », a dit Patricelli du fond de la salle de classe pour faire le malin. Il redoublait encore une fois sa première année de collège et il commençait à avoir un duvet de barbe, mais, en ce début d'année, il en savait plus que nous tous.

« *Bonjour, les enfants* », a-t-elle répondu, en s'animant.

Elle est ensuite montée sur l'estrade et s'est assise à son bureau. Elle s'est présentée comme *madame Mancini*, en prononçant plus ou moins *Monsini*. Dans ce qu'elle a dit ensuite, les plus intuitifs parmi nous ont compris que nous

ne devrions nous adresser à elle qu'en français, sans quoi elle ne répondrait pas. Ou bien elle nous mettrait la note de quatre sur dix. À la fin de chaque phrase, pendant un instant, elle vibrait tout entière comme si elle avait reçu une décharge électrique. Dans ces moments-là, elle serrait les dents et faisait trembler ses cheveux poivre et sel coupés au carré au niveau des oreilles.

Elle venait de Pescara, madame Mancini, et elle n'avait aucune idée de la classe dans laquelle elle était tombée. La sixième D était fréquentée par des enfants, moi comprise, qui venaient des hameaux les plus isolés de la commune de Penne. C'était ce qu'on faisait, dans les années soixante-dix, les campagnards que nous étions se retrouvaient séparés des autres. Quelques habitants du chef-lieu avaient été mis dans notre section, histoire de donner l'impression que l'école était équitable.

Chez nous, on ne parlait que le dialecte, l'italien était une langue étrangère. Il m'avait fallu cinq ans à l'école élémentaire pour l'apprendre et, tout à coup, cette femme étrange exigeait que nous parlions le français. J'étais intriguée et effrayée par elle. Mais nous avons immédiatement été prêts à ouvrir le livre de textes à la page *sept* ; parfois les sons qu'elle prononçait étaient étrangement proches de notre langue de péquenauds. Il y avait des images, madame Mancini nous a lu le contenu des bulles, puis elle nous a demandé de les couvrir avec une grille en carton fournie avec le livre. Nous devions le répéter. Voilà comment ça a commencé, le français.

Cet instrument était un supplice pour nous, il fallait sans cesse le placer et l'ôter. Nous avions une ou deux minutes pour mémoriser ce que nous ne comprenions

pas, et puis : « *Couvrez et répétez* », ordonnait la voix depuis l'estrade. La grille de Patricelli n'a pas résisté au-delà du premier mois ; un matin, il l'a montrée, tout écornée et tordue, prenant son air le plus innocent, à son pupitre du dernier rang. Non, vraiment, il ne pouvait dire à l'enseignante ce qui s'était *passé*. D'autres l'ont perdue.

Moi, je commençais à y prendre goût, mais, même sous la torture, je ne l'aurais pas avoué. Je ricanais avec mes camarades, quand les plus intrépides estropiaient le nom de notre enseignante en prononçant *madam Montzini* ou qu'ils l'appelaient simplement la folle. Mais, à la maison, je m'exerçais à prononcer les *u* en essayant de reproduire la bonne position de ses lèvres. Ta fille a perdu la tête, a dit mon père à ma mère, quand il m'a vue devant le miroir prononcer *lune*, la bouche en cul de poule, comme il le disait.

J'aimais la géographie de la France, ses fleuves, la Seine qui traversait Paris en divisant la ville en rive Gauche et rive Droite. Je rêvais d'y aller, un jour, de faire un tour en *bateau-mouche* et peut-être de m'inscrire à la *Sorbonne*.

Les professeurs toléraient notre italien rendu plus grossier par le dialecte, (d'ailleurs) leur diction non plus n'était pas parfaite. Mais pas madame Mancini, avec le français, non, elle se désespérait en nous écoutant : « *ce n'est pas possible* ». Sa petite frange grise tremblait plus que jamais. Elle a perdu des heures à bien articuler *Stéphanie* : nous répétions presque tous en écorchant le *st* qui devenait *cht*. À la fin, elle a appelé le proviseur et celui-ci nous a demandé d'un air sévère :

« *Allora, cos'è quechta chtoria ?* »

C'était un habitant des Abruzzes pur et dur.

En attendant, nous progressions péniblement, avec notre prononciation qu'elle qualifiait de *terrible*, en faisant gargouiller ses *r* comme une Parisienne. Mais elle y avait réellement vécu, à Paris, durant quelques années, elle l'évoquait parfois avec des accents de nostalgie attristée. Quand nous ne voulions pas être interrogés, nous lui demandions de nous parler de Paris, elle s'égarait alors dans le souvenir de la période la plus heureuse de sa vie. C'est à moi que revenait la tâche de le lui demander, moi qui travaillais et savais prononcer le *r* à la française : selon mes camarades, c'est la raison pour laquelle *Montzini* m'avait à la bonne. Un matin, elle s'est laissé aller et s'est mise à parler d'un *fiancé* qu'elle avait eu. Nous nous sommes tus, attendant la suite. Patricelli a cessé de faire rouler entre ses doigts la cigarette qu'il allait fumer à la récréation dans les toilettes. Dans le silence de notre salle de cours, elle a dit qu'elle avait été sur le point de se marier avec son Jean-Claude, ou du moins, c'est ce que nous avons compris. Ils s'étaient connus et aimés dans la *Ville Lumière*, ils devaient passer leur lune de miel en *Bretagne*. Tout à coup, une larme a coulé sur sa joue.

« Et... ensuite ? » a demandé Milva au premier rang.

Madame Mancini l'a regardée sans la voir, de ses yeux très clairs qui commençaient à se liquéfier.

« *Il m'a quittée* », a-t-elle répondu après quelques instants.

Elle s'est affaissée sur le cahier de texte de la classe ouvert à la page de l'appel, les épaules secouées par les sanglots. Nous étions atterrés, mais nous devions faire quelque chose. Nous sommes allées à trois demander à la surveillante un café fort pour notre enseignante qui ne

se sentait pas très bien. Anna a mis la cafetière sur le ré-chaud de son cagibi et nous avons ajouté beaucoup de sucre dans la tasse.

Madame Mancini avait retrouvé une contenance, elle semblait seulement un peu plus voûtée et décharnée dans sa robe en laine violette. Elle nous a remerciées pour le café et l'a bu. Nous étions encore tous silencieux, certains se curant les ongles, d'autres faisant semblant d'être absorbés par une improbable révision dans notre manuel. De temps à autre, on entendait la respiration bruyante de Patricelli dans notre dos. La cloche ne voulait pas sonner.

« *Madam, qual significate a le verb kitté ?* » a sorti Milva au bout d'un moment.

Nous nous sommes tournés vers celle qui faisait preuve de tant de témérité. Avec un de ses tics, la femme affligée assise à son bureau sur l'estrade est redevenue l'enseignante de français. Elle a ordonné à Milva de prendre le dictionnaire dans l'armoire et lui a suggéré de chercher ce verbe à la lettre « q ». Notre camarade a lu le premier sens, abandonner, et s'est arrêtée. Dans le couloir, la surveillante a sonné la fin de l'heure.

Au cours de l'année, nous avons réussi à apprendre un peu de français : les rudiments de la grammaire, un minimum de capacité à dialoguer. Nous réussissions à faire sans trop d'erreurs des dictées simples et brèves. Madame Mancini était plus indulgente avec notre prononciation qui s'était cependant un peu améliorée. Son mariage manqué n'est plus revenu dans la conversation. Parfois, tandis qu'elle attendait que nous répondions par écrit à un questionnaire, elle regardait sa main gauche dont l'annulaire ne brillait d'aucune alliance en or.

Au mois de mai, elle s'est absentée une semaine et s'est présentée de nouveau en classe la tête rasée, ou plutôt les cheveux tondus à un demi-centimètre. Au début des années soixante-dix, ce n'était pas du tout à la mode et tous nos regards étaient braqués sur elle.

« J'ai attrapé des poux à la mer et je les ai coupés », a-t-elle dit en italien.

Nous avons commencé à nous gratter la tête par réflexe. À partir de ce jour-là, elle n'est plus revenue, un remplaçant est arrivé et il est resté jusqu'à la fin de l'année scolaire. Nous demandions de ses nouvelles aux autres enseignants – ceux avec lesquels elle s'était un peu liée d'amitié – mais ils ne savaient rien. Ils ne s'étaient pas attendus, je crois, à ce qu'elle nous manque et, nous non plus, nous ne nous y étions pas attendus. Un jour, l'enseignante de sport nous a dit à demi-mots que sa collègue était neurasthénique. On appelait ça comme ça, à cette époque-là.

Le dernier jour de l'année, le remplaçant nous a lu un mot de madame Mancini où elle nous recommandait d'étudier les langues et nous souhaitait d'être heureux. Elle ne nous oublierait pas quant à elle. Nous n'en avons plus reparlé entre camarades.

Des années plus tard, je l'ai rencontrée à Pescara. Je ne sais pas comment j'ai fait pour la reconnaître, peut-être grâce à cette lueur glacée dans ses yeux. Elle est venue s'asseoir sur le banc où je m'étais arrêtée pour attendre une connaissance. Une dame blonde l'accompagnait, la tenant par le bras, une auxiliaire de vie, je crois. Les cheveux rêches de mon enseignante avaient perdu leur poivre, seul était resté le blanc limpide du sel.

Je l'ai saluée, je lui ai dit que j'étais l'une de ses anciennes élèves de Penne. Elle m'a regardée comme quelqu'un qui essaie de régler l'image d'un passé incertain.

« As-tu vu mon Jean-Claude ? » a-t-elle demandé en me serrant le poignet.

L'auxiliaire de vie, qui était restée debout, a levé les yeux au ciel avec un mouvement imperceptible. Jean-Claude devait être un sujet de conversation récurrent.

J'ai réfléchi un instant et j'ai répondu :

« Oui. Il vous fait dire qu'il va bientôt arriver, il a eu un contretemps ».

Elle s'est montrée rassurée, a étendu ses jambes au soleil hivernal et s'est presque assoupie. Ce contretemps qui durait depuis plus d'un demi-siècle était encore sa raison d'être.

Après elle, en français, personne ne trouvait grâce à mes yeux. J'apprenais la langue par osmose, ou transvasement, sans éprouver aucune sympathie pour ceux qui l'enseignaient. Mes souvenirs sont composés des visages flous de ceux qui se sont succédé durant les deux années restantes du collège, ils changeaient souvent. L'été, mon oncle revenait de Suisse avec sa femme, originaire des Pouilles, qui avait émigré dans son enfance et je m'entraînais à parler avec elle, mais je la soupçonnais d'avoir gardé l'accent de Foggia dans son *français* du canton de Berne.

À ma première année de lycée, je suis tombée sur la professeure la plus terrible, c'est du moins ce qu'on disait. L'imposante madame Perrotti était crainte de tout le monde et haïe de quelques-uns, de cette haine absolue et brève que les adolescents réservent à certains de leurs en-

seignants. Moi, je l'aimais secrètement. Je me la rappelle aussi rigoureuse en grammaire que passionnée de littérature et elle m'a transmis cette passion. Sa voix qui lisait *La Ballade des pendus* de Villon résonne encore à mon oreille et me touche, et j'ai essuyé en cachette quelques larmes sur les pages de Chateaubriand, aux funérailles d'Atala.

Quelque chose la tourmentait, quelque chose qu'elle amenait avec elle chaque matin à l'école et qui, parfois, la rendait si irritable qu'elle ne pouvait même pas supporter nos vingt-cinq respirations. Elle réagissait avec humeur au moindre bruit de chaise déplacée, à un livre qui tombait d'une table, au crissement de la craie sur le tableau. Elle devenait tranchante, humiliait ceux qu'elle interrogeait. Si elle était plus mal lunée que d'habitude, un accent erroné dans un exercice pouvait nous coûter la moyenne. Je me demandais ce qui l'angoissait ; plus tard je répondrais que c'était précisément une façon d'être au monde. Au fond, elle n'était pas si éloignée de mon inquiétude d'adolescente, c'est pourquoi je la comprenais. Et, moi aussi, tout comme elle, j'allais la garder.

Et pourtant, la littérature l'emmenait loin de sa salle de classe, de la terne journée qui se montrait à la fenêtre, de cette région où elle se sentait à l'étroit. Nous étions peu nombreux à la suivre. Elle ignorait les programmes du ministère, elle choisissait pour nous des auteurs improbables. La dernière année de lycée, comme texte classique à lire durant l'année, elle avait opté pour *Rhinocéros* de Ionesco. Assez vite l'anticonformiste Béranger nous a subjugués. Mais, surtout, je la remercierai toujours de m'avoir présenté Sartre et Camus. J'ai ensuite continué à les lire toute seule, les reprenant de temps en temps tout

au long de ma vie. Je ne peux cependant pas oublier la première fois où elle a prononcé l'un des débuts de romans qui m'ont transformée :

Aujourd'hui maman est morte.

Elle tenait son exemplaire usé de *L'Étranger* et sa main tremblait encore un peu. Elle a fini la page dans le silence irréel de la classe. Nous n'avions jamais rien entendu de tel. C'était la dernière heure, j'ai attendu que les autres sortent et j'ai demandé à l'enseignante si je pouvais lui emprunter ce livre. Je lisais de nuit, avec, sous ma lampe, le dictionnaire ouvert à la section français-italien. J'étais fascinée par l'absurde.

La passion de la lecture en français m'est restée, le dictionnaire devenait de moins en moins nécessaire. C'est le don le plus précieux qu'une enseignante de langue (étrangère) ait pu me laisser.

Au grand oral de l'examen, le membre externe du jury m'a interrogée et a félicité madame Perrotti de m'avoir si bien préparée.

« Le mérite ne m'en revient pas, a-t-elle protesté en souriant, *elle lit* ».

« Je m'attends à ce que tu fasses des études de littérature », a-t-elle dit plus tard, au moment où nous nous sommes saluées pour la dernière fois.

Nous évitions de nous regarder dans les yeux, nous étions toutes deux émues. J'ai répondu par l'affirmative en hochant la tête et j'étais sincère, à ce moment-là.

Je l'ai trahie plus tard, me trahissant moi-même. Je n'ai même pas trouvé le courage d'expliquer à mes parents ce que j'aurais réellement voulu étudier, cela aurait été incompréhensible dans une famille paysanne. Je me

suis dirigée vers une profession rassurante qui n'allait pas me laisser au chômage durant des années. Yourcenar et Duras, je les ai lues entre deux manuels d'odontologie conservatrice et d'orthodontie. J'ai continué toute ma vie à voler à mon sommeil des heures bienheureuses pour lire et écrire.

Traduction de Lucie Comparini

Donatella Di Pietrantonio est née dans les Abruzzes et vit près de Pescara avec sa famille. Dentiste de formation, elle a débuté en tant qu'écrivain en 2011 pour Elliot avec le roman *Mia madre è un fiume* (prix Tropea). En 2014 est sorti *Bella mia* (Elliot Edizioni) qui a obtenu le prix Brancati. *La Revenue* (2018, Seuil, prix Campiello, prix Napoli) a été traduit dans plus de 25 pays. Son dernier roman s'intitule *Borgo Sud* (2020, Einaudi).

Dix-neuf écrivains italiens nous parlent de la France, celle que chacun d'entre eux a connue, fréquentée et aimée au fil des ans. Leurs témoignages, librement alimentés par une grande variété d'idées autobiographiques (expériences durant leurs années de formation, prédilections littéraires, objectifs existentiels et professionnels...), nous offrent un portrait composite éloigné de tout cliché sur ce qui, pour eux, est le pays au-delà des Alpes. Un long récit polyphonique de la « douce France » qui déborde de vie, nous fascine et nous surprend page après page.

LES PREMIÈRES PAGES
DE NOS NOUVEAUTÉS SUR :
www.editionsdegrenelle.fr

